

de l'Ordre. Je ne porterai pas ce joli ruban et cette jolie croix, parce que je ne pourrai plus aller en tramway ou dans le métro sans susciter la curiosité de mes voisins. "Tiens, penseraient-ils, voilà une femme qui a dû être religieuse et soigner des pestiférés... Elle est bien jeune tout de même, pour avoir été cantinière en 1870! Alors! Non, non, ça me gênerait!"

Cette profession de foi n'a pas eu le succès que son auteur en attendait peut-être et, en dehors de la véritable levée de boucliers qu'elle a suscitée contre elle, elle a amené un résultat sans doute plus inattendu encore par elle, c'est cette sentence inscrite sur son dossier, à l'examen de la proposition faite par M. Briand: "Ne peut être accueillie actuellement".

Certes, Mme Tinayre a perdu une bonne occasion de se taire... Mais la leçon est dure... Admettons que le désir de faire de l'esprit lui ait fait dire des bêtises, cela peut arriver à tout le monde. Mais vraiment! on eût dit que les journalistes avaient reçu une injure personnelle.

Après tout, Mme Tinayre avait bien le droit de ne pas porter la croix, après l'avoir ou ne pas l'avoir demandée. J'entends bien qu'en disant que cela la regarde, je m'expose à ce qu'on me réponde que cela ne regardait qu'elle et non le public qu'on a eu le tort de vouloir informer de ce grave événement.

Mme Tinayre, par sa lettre, froissait trop de susceptibilité pour qu'on la lui pardonnât facilement.

Destinée, dans l'esprit de son auteur, à faire sourire, elle a fait fulminer. C'est qu'elle semblait s'attaquer — ce dont elle s'est fort défendue d'ailleurs — certaines institutions, voire même certaines opinions... et qu'en blessant les amours-propres, elle a mis contre elle deux catégories de gens: ceux qui sont décorés et portent — non sans fierté leur décoration, et ceux qui ne le sont pas mais voudraient l'être... c'est-à-dire: tout le monde.

Pauvre Mme Tinayre, combien elle doit regretter des boutades qu'elle jugeait inoffensives!... Elle a appris à ses dépens la vérité du dicton populaire: "Trop parler nuit" et aussi qu'il est bien vrai que chacun ici-bas, qu'il le veuille ou non, est obligé de "porter sa croix!..."

Mais si l'élève Tinayre, "mise en retenue, comme l'a dit un des plus spirituels membres du Conseil de l'Ordre, pour avoir trop parlé et trop écrit," peut encore espérer pour la prochaine promotion, une distinction qu'en somme son talent méritait, il faudra pour cela qu'elle obtienne, par son silence, quelques notes de sagesse... C'est égal!... Je sais une grande tragédienne qui a dû bien s'amuser ces jours-ci

Nous sortons à peine de la série des embrassades de janvier et les hygiénistes viennent nous faire frémir au sujet des dangers que cette série nous a fait courir.

Si ces messieurs continuent, non seulement nous n'oserons plus rien manger ni boire, mais, privés de toutes ces joies matérielles, nous n'aurons même plus le refuge des joies sentimentales; nous ne pourrons plus goûter ni amour ni amitié ou du moins il nous sera défendu de manifester ces sentiments par le baiser, car le baiser, c'est le piège du microbe.

Il y a déjà quelques années que l'on avait vaguement parlé de cette décevante découverte, mais aujourd'hui c'est avec des preuves à l'appui qu'une revue américaine, la "North American Review", la confirme.

Et c'est en France, paraît-il, que l'expérience dont parle la revue a été faite.

Deux jeunes gens de bonne volonté se sont présentés, l'un complètement rasé, l'autre pourvu d'une moustache épaisse. On les a laissés se promener dans Paris, au gré de leur fantaisie, dans les théâtres, dans les musées, partout où il leur a plu d'aller. On a mené ensuite ces jeunes gens de bonne volonté dans un la-

boratoire où les attendait une jeune fille de meilleure volonté encore, et cette jeune fille tendit ses lèvres, — qui avaient été, au préalable purifiées suivant les méthodes les plus scientifiques, — au baiser du jeune homme rasé. Tout aussitôt une brosse stérilisée enleva de ses lèvres les microbes qu'y avait apportés ce baiser, et ses lèvres de nouveau purifiées, ses lèvres auxquelles la science avait "refait une virginité" se tendirent vers celles du jeune homme moustachu.

Après ce nouveau baiser, nouvelle cueillette de microbes lesquels, suivant les prescriptions les plus rigoureuses, furent enfermés dans deux éprouvettes hermétiquement closes.

Au bout de quatre jours, on ouvrit les éprouvettes. On put constater alors que le résidu provenant du baiser du jeune homme sans moustache contenaient des germes et des fragments à peu près inoffensifs, tandis que le tube du jeune homme à moustache contenait les microbes les plus dangereux. Microbes de la tuberculose, de la diphtérie, germes divers de la putréfaction, presque aucun ne manquait à l'appel... pas même un horrible duvet provenant de la patte d'une araignée!!!

Malheureuse jeune fille!... "Qu'est-ce qu'elle avait pris?" comme on dit aujourd'hui.

D'ailleurs, il y a longtemps que Musset l'a dit:

"Il faut se méfier, ma chère, des moustaches..."

Mais s'il suffisait d'être imberbe, on aurait vite le remède, d'autant plus que la mode a une tendance marquée à imiter les Yankees qui, à quelques exceptions près, se font scrupuleusement raser.

Malheureusement les savants ont fait des expériences — très sérieuses cette fois — qui indiquent que le baiser — avec ou sans moustaches — porte son danger en lui-même. Et pour que l'amitié soit aussi mal traitée que l'amour, ils nous disent que la poignée de main est presque aussi dangereuse que le baiser. Oh! Mesdames, allons-nous être obligées de nous contenter du salut militaire?

PARRHISIA.

("La Française".)